

# CLASSES DE PTSI ET PT

Année scolaire 2017-2018

## FRANÇAIS

Le programme 2017-2018 des classes préparatoires scientifiques se compose des œuvres suivantes :

### L'AVENTURE

- 1- **Homère** : *L'Odyssée*, éd. La Découverte/ Poche n°87, traduction de Philippe Jaccottet. **Edition obligatoire.**
- 2- **Joseph Conrad** : *Au cœur des ténèbres*, éd. GF n° 1583 ou 530, traduction Jean-Jacques Mayoux. **Edition obligatoire.**
- 3- **Vladimir Jankélévitch** : *L'aventure, l'ennui, le sérieux, chapitre 1*, éd. Champs essais ou GF.

#### Bibliographie :

- Georg Simmel, *La philosophie de l'aventure*, rééd. L'Arche, 2002.
- Pierre Mac Orlan, *Petit Manuel du parfait aventurier*, 1920.
- André Malraux, *La Voie royale*, 1930.
- Ernst Jünger, *Le cœur aventureux*, 1930.
- Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, 1938.
- Pascal Bruckner, Alain Finkielkraut, *Au coin de la rue, l'aventure*, 1979.
- Gérard Mendel, *L'acte est une aventure*, 1998.
- Sylvain Venayre, *La Gloire de l'aventure : Genèse d'une mystique moderne*, Aubier 2002.
- Collectif, *L'aventure*, 2016.
- Giorgio Agamben, *L'aventure*, 2016.
- Collectif, *L'Aventure, le choix d'une vie*, 2017.

La lecture des œuvres pendant les vacances est IMPERATIVE. Pour diverses raisons :

- Une année en classe préparatoire passe très vite (la première pour se mettre au rythme, la seconde à cause de la proximité des concours, la troisième...) et demande une quantité de travail importante dans toutes les matières. Vous n'aurez guère le temps après la rentrée de septembre, de lire en détail des œuvres assez conséquentes et vous vous trouverez (malheureusement pour cette matière !) toujours d'autres priorités de travail ou de distraction.
- L'efficacité dans les matières littéraires demande une maturation, une réflexion, un recul que vous n'aurez pas si vous découvrez les textes au dernier moment. Vous devez avoir à votre disposition un matériau de travail qui favorisera votre **RE-lecture** des œuvres.
- Le temps que vous « perdrez » pendant les vacances, vous le gagnerez pendant l'année en retrouvant aisément et rapidement les références utiles à vos dissertations et à vos colles.
- Et enfin le plaisir de la lecture sera d'autant plus vrai qu'il ne sera pas perturbé par la précipitation et d'autres préoccupations mentales.

\*

Lire une œuvre pour une classe préparatoire n'a cependant rien de commun avec une lecture banale, de pure distraction ou d'obligation lycéenne. Si tant est que vous lisiez volontiers et attentivement les livres mentionnés, vous risquez malgré tout d'avoir oublié l'essentiel et l'accessoire au moment des concours, huit mois plus tard. Lisez-donc chaque œuvre **à votre table de travail avec feuille de papier, stylos de couleurs et règle.** Faites

l'effort pour chaque page de **relever les idées importantes, de recopier les citations marquantes, les indices spatio-temporels, les personnages, les situations...** Vous trouverez ci-après les premières pages de *L'Odyssee* d'Homère, d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad (1889) et de *L'aventure, l'ennui, le sérieux* de Vladimir Jankélévitch (1963). Après cette lecture exhaustive et méthodique, efforcez-vous de faire le plan du livre et d'étudier la biographie des auteurs concernés en rapport avec ces textes. Vous tirerez alors profit des ouvrages critiques complémentaires et notamment des manuels spécifiques prévus par les éditeurs spécialisés dans les classes préparatoires comme : *L'aventure, l'épreuve de français prépas scientifiques*, Vuibert (ou l'équivalent chez Garnier-Flammarion, Ellipses, PUF ou Belin).

Vous trouverez dans le commerce une multitude de publications générales ou spécialisées pour approfondir la connaissance des œuvres. Mais **ne vous précipitez pas sur ces ouvrages**. L'essentiel sera repris dans le cours. **Et il vaut mieux vous concentrer, pendant ces vacances, sur les œuvres.** **Dès la rentrée de septembre, je m'assurerai par un contrôle que vous avez lu ces trois livres.** Essayez cependant de ne pas procéder à cette lecture pour « faire plaisir au professeur » (et aux parents) et pour cette première interrogation. Le français en classe préparatoire peut être un atout et un équilibre.

Vous avez fait le choix d'une préparation scientifique parce que vous étiez fort en maths ou motivé par la science et la technique. Et vous avez pu en déduire ou croire à la subsidiarité pour ne pas dire à l'inutilité des matières littéraires. Il faudrait pourtant vous convaincre rapidement du contraire en vous rappelant d'abord des coefficients des principaux concours et de l'importance de la culture générale, de l'esprit d'analyse et de synthèse, de la qualité d'expression dans l'activité professionnelle d'un cadre. « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » disait Rabelais. L'ingénieur que vous aspirez à devenir doit savoir rapidement cerner une situation nouvelle et y apporter la meilleure solution en prenant en compte tous les paramètres. Le cours de français en classe préparatoire ne diffère pas de ces objectifs : acquérir des méthodes, des outils d'analyse, des référents pour répondre avec efficacité et personnalité à une problématique particulière. Le français n'est, en définitive, qu'une variante des autres enseignements scientifiques qui vous sont dispensés.

Soyez donc pragmatique, lucide et ouvert. On n'attend pas d'un étudiant de classe préparatoire scientifique qu'il soit particulièrement doué pour l'écriture ou exceptionnellement cultivé dans le domaine de la littérature. La réussite aux épreuves académiques est accessible à quiconque fait preuve d'un minimum d'intelligence des enjeux et des principes. Quelles que soient vos dispositions initiales, abordez chaque matière avec un souci pragmatique d'efficacité et de profit intellectuel. Pour cela méfiez-vous des états d'âme circonstanciels qui vous font faire l'impasse sur tel cours, telle œuvre, tel exercice ou telle pédagogie. Vous feriez le jeu, sans y prendre garde, de ce darwinisme latent qui prévaut inévitablement dans ces classes sélectives. Ne perdez pas de vue que les matières littéraires permettent souvent de faire la différence au concours et que le succès se construit dès l'entrée en première année de classe préparatoire et non à la veille de l'épreuve.

Si la séduction, la conviction, la compréhension, la révélation... ne sont pas au rendez-vous de votre première lecture, considérez la difficulté comme un défi et non comme un ennui. A votre capacité de triompher des résistances se jugera votre véritable compétence. Et méditez ces propos que Marguerite Yourcenar prête à Hadrien : « *Je choisissais ce que j'avais, m'obligeant seulement à l'avoir totalement et à le goûter le mieux possible. Les plus mornes travaux s'exécutaient sans peine pour peu qu'il me plût de m'en éprendre. Dès qu'un objet me répugnait, j'en faisais un sujet d'étude ; je me forçais adroitement à en tirer un motif de joie. En face d'une occurrence imprévue... je m'appliquais à faire fête au hasard, à jouir de tout ce qu'il m'apportait d'inattendu* ». Vous apprendrez peut-être ainsi que le plaisir vient aussi du dépassement de soi et de la découverte.

Je mettrai sur mon blog <http://potethiquealentstics.over-blog.com/> (rubrique CPGE), aux environs de la mi-août, un certain nombre de notes de lecture des œuvres au programme. Merci aux étudiants rejoignant la PTSI et la PT à la rentrée de m'envoyer un mail avec leurs nom et prénom.

# L'Odyssee (Ὀδύσσεια / *Odússeia*) d'Homère

fin VIIIe siècle av. J.-C. Traduction, notes et postface de Philippe Jaccottet, éditions de La Découverte/ Poche.

## NOTE DE LECTURE

Résumé du chant I :

La nymphe Calypso, qui a sauvé Ulysse d'un naufrage lors de son retour de Troie, est tombée amoureuse de lui et le retient dans son île depuis sept ans. En l'absence de Poséidon qui en veut à Ulysse d'avoir tué son fils, les dieux s'assemblent et décident de faciliter le retour d'Ulysse. Sous les traits de Mentès, Athéna se rend à Ithaque et laisse entendre à Télémaque, le fils d'Ulysse que son père est encore vivant. Elle lui conseille également de désavouer les prétendants de sa mère Pénélope et de se rendre à Pylos et à Sparte pour interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Alors que les prétendants se font plus pressants, Pénélope et Télémaque méditent sur la situation.

## CHANT I

Le Poète prie la Muse de lui rappeler l'histoire de l'Inventif/1-10/

Puis le récit commence : tandis qu'Ulysse, seul de tous les survivants de la guerre de Troie, est encore retenu loin des siens par Calypso, les dieux, profitant de l'absence de son principal ennemi Poséidon, s'assemblent et décrètent son retour /11-95/ Athéna se rend alors à Ithaque sous les traits d'un roi ami d'Ulysse ; conversant avec Télémaque, cependant que les innombrables prétendants de Pénélope s'adonnent insolemment aux plaisirs du festin, elle lui laisse entendre que son père est vivant, en ravive le souvenir, et ranime l'ardeur du jeune homme ; elle lui conseille de convoquer les Ithaciens dès le lendemain, de désavouer publiquement les prétendants et de se rendre à Pylos et à Sparte pour interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père, leur compagnon d'armes. Puis elle disparaît, comme un oiseau de mer /96-324/.

C'est alors que la reine Pénélope, ayant entendu de son étage l'aède chanter le retour de Troie, descend pour le prier de trouver un thème qui lui soit moins pénible ; mais Télémaque, soudain conscient de son rôle de maître, la renvoie à ses ouvrages /325-364/.

Les prétendants manifestent bruyamment leur désir ; Télémaque les apaise, la fête reprend et ne s'achève qu'au soir. Le prince gagne alors sa chambre et, toute la nuit, médite les conseils d'Athéna /364-444/.

Invocation à la Muse pour qu'elle conte l'aventure d'Ulysse, l'Inventif qui a pillé Troie, erré de nombreuses années, connu beaucoup de villes et d'angoisses et perdu tous ses marins.

**Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif :**

celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra,  
voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages,  
souffrant beaucoup d'angoisses dans son âme sur la mer  
pour défendre sa vie et le retour de ses marins  
sans en pouvoir pourtant sauver un seul, quoi qu'il en eût :  
par leur propre fureur ils furent perdus en effet,  
ces enfants qui touchèrent aux troupeaux

du dieu d'En Haut,

le Soleil qui leur prit le bonheur du retour...

10 **À nous aussi, Fille de Zeus, conte un peu ces exploits !**

Tous les autres, tous ceux du moins qui avaient fui la mort,  
se retrouvaient chez eux loin de la guerre et de la mer ;  
lui seul, encore sans retour et sans femme,  
une royale nymphe, Calypso, le retenait  
dans son antre profond, brûlant d'en faire son époux ;  
et, lorsque dans le cercle des années vint le moment  
où les dieux avaient décidé qu'il rentrerait chez lui,  
en Ithaque, il trouva de nouvelles épreuves  
jusque parmi les siens, et son sort touchait tous les dieux,  
20 hors Poséidon qui poursuivait sans cesse de sa haine  
l'Égal des dieux, jusqu'à ce qu'il fût au pays.  
Mais Poséidon était parti chez les Visages-noirs  
(peuple coupé en deux, au bout du monde,  
une part au Couchant, l'autre au Levant),  
pour l'hécatombe des agneaux et des taureaux ; (11)  
tandis qu'avec délice il banquetait, les autres dieux  
s'étaient tous rassemblés dans le palais de l'Olympien.

Alors que tous les survivants de la guerre et de la mer étaient déjà rentrés chez eux, Ulysse était encore retenu prisonnier dans son antre par la nymphe Calypso qui voulait en faire son époux. Vint le jour où les dieux décidèrent qu'il devrait rentrer chez lui (où d'autres épreuves l'attendaient). Ils profitèrent de l'absence de Poséidon qui était parti festoyer chez les Ethiopiens pour se rassembler dans le palais de Zeus sur l'Olympe.

<p>Zeus (qui pensait à l'exemple d'Egiste, tué par Oreste, le fils d'Agamemnon) prit alors la parole. Les hommes, selon lui, rendent les dieux responsables de leur malheur alors qu'ils en sont les premiers responsables.</p> <p>Egiste avait été prévenu par Hermès que s'il tuait Agamemnon et s'emparait de sa femme Clytemnestre, il serait tué par Oreste. Ce qui se produisit.</p> <p>Athéna n'a pas pitié d'Egiste mais elle a de la peine pour Ulysse qui est retenu par la nymphe Calypso pour qu'il oublie Ithaque. Mais Ulysse résiste.</p> <p>Elle implore Zeus de venir en aide à celui qui s'est battu pour lui à Troie.</p> <p>Zeus répond à sa fille. Il n'a pas oublié Ulysse, « le plus intelligent et le plus généreux des hommes ».</p> <p>Mais Poséidon lui en veut encore d'avoir crevé l'œil du Cyclope Polyphème, le fils qu'il a eu avec la nymphe Thoosa, fille de Phorcys.</p> <p>Poséidon l'empêche de rentrer chez lui. Les dieux vont réfléchir à son retour</p>	<p>30 <b>Le Roi des hommes et des dieux</b> prit alors la parole (il pensait, dans son âme, au noble <b>Egiste</b> que tua le fameux <b>Oreste</b>, fils d'<b>Agamemnon</b>) ; Tous à ce souvenir, il dit ces paroles ailées : « Hélas ! voyez comment les mortels vont juger les dieux ! C'est de nous que viendraient tous les malheurs, alors qu'eux-mêmes par leur propre fureur outrant le sort se les attirent, ainsi qu'on vit <b>Egiste</b> outrant le sort présent à <b>l'Atride</b> sa femme légitime, et le tuer à son retour, sachant la mort qui l'attendait, puisque nous l'avions prévenu par l'entremise du <b>Veilleur éblouissant, Hermès</b>, de ne pas le tuer, de ne pas rechercher sa femme !</p> <p>40 Car <b>Oreste</b> viendrait lui en faire payer le prix Dès qu'il aurait grandi et désirerait sa patrie... Ainsi parla <b>Hermès</b>, bienveillant, sa persuader les entrailles d'<b>Egiste</b> : et maintenant, quel prix il a payé ! » <b>Athéna</b> dont l'œil étincelle répondit (12) « Ô <b>maître souverain, notre Père, fils de Cronos</b>, ce n'est qu'un juste corps qui a couché celui-là, et que quiconque en voudrait faire autant périsse ainsi ! Mais, quand je pense à <b>Ulysse</b>, mon cœur se fend : l'infortuné ! Depuis longtemps il souffre loin des siens</p> <p>50 dans une île des eaux, au milieu de la mer : dans les bois de cette île <b>une déesse</b> loge, <b>la fille du féroce Atlas</b> qui connaît les abîmes de la mer, et qui porte à lui seul les colonnes puissantes par lesquelles terre et ciel sont séparés. C'est elle qui retient le malheureux inconsolable Et ne cesse de l'assiéger d'insidieuses douces litanies, pour qu'il oublie <b>Ithaque</b> ; mais <b>Ulysse</b>, rêvant de voir ne fût-ce que monter une fumée du sol natal, voudrait mourir. Ô <b>Maître de l'Olympe</b>,</p> <p>60 ton cœur sera-t-il sourd ? N'est-ce donc plus le même <b>Ulysse</b> qui t'agréait jadis, sacrifiant près des vaisseaux grecs dans la plaine de <b>Troie</b> ? Pourquoi te serait-il odieux ? » Celui qui sait rallier les nuages lui répondit : « Mon enfant, quel propos t'est-il donc échappé ? Comment pourrais-je perdre souvenir d'<b>Ulysse</b>, le plus intelligent et le plus généreux des hommes pour les dieux immortels qui possèdent le ciel immense ? Mais <b>Poséidon, Seigneur des Terres</b>, lui en veut encore pour ce <b>Cyclope</b> dont il a crevé un œil,</p> <p>70 <b>Polyphème l'égal des dieux</b>, et le plus fort de sa race : <b>la nymphe Thoosa</b> le mit au monde, <b>la fille de Phorcys, prince de la mer sans moissons</b>, (13) dans ses antres profonds à <b>Poséidon</b> s'étant unie ; et c'est pourquoi <b>Celui qui secoue le sol, sans tuer</b> <b>Ulysse</b>, le retient loin du domaine de ses pères. Mais voyons ! Réfléchissons tous à son retour. Trouvons comment le ramener : <b>Poséidon</b> finira [...]</p>
--	--

# Joseph Conrad : *AU CŒUR DES TÉNÉBRES*

(Entre parenthèses : numéro de page dans l'édition GF n°530)

## NOTE DE LECTURE

Le voilier *Nellie* attend, à l'embouchure de la Tamise, que la marée tourne pour remonter le fleuve jusqu'à Londres.

La pénombre à Gravesend, à l'embouchure de la Tamise et les voiles des bateaux.

Tous les quatre, nous regardons de dos le PDG qui nous sert de capitaine et d'hôte, qui regarde la mer à la pointe du bateau. Il a l'air d'un marin alors que son métier est plutôt terrien, à Londres.

Un lien de mer nous unit qui nous rend tolérants à tout ce qui peut être dit. Il y a le juriste qui a droit à son confort, le comptable qui a sorti la boîte de dominos et Marlow, assis à l'arrière comme une idole. Après s'être assuré de l'ancrage, le Directeur revient vers nous et nous parle.

Puis le silence se fait et chacun reste dans cette contemplation rêveuse de cette fin du jour.

Le soleil disparaît à l'horizon.

Dans cette sérénité plus profonde, nous contemplons la Tamise en marins qui se souviennent du noble esprit passé de ce fleuve...

## I

**La Nellie**, cotre de croisière, évita sur son ancre sans un battement de ses voiles, et s'immobilisa. La mer était haute, le vent était presque tombé, et comme nous voulions descendre le fleuve, il n'y avait qu'à venir au lof et attendre que la marée tourne.

**La Tamise** s'ouvrait devant nous vers la mer comme au commencement d'un chemin d'eau sans fin. Au loin la mer et le ciel se joignaient invisiblement, et dans l'espace lumineux les voiles tannées des barges dérivant avec la marée vers l'amont semblaient former des bouquets rouges de voilures aux pointes aiguës, avec des éclats de livardes vernies. Une brume dormait sur les côtes basses dont les aplats allaient s'effaçant vers la mer. L'air était sombre au-dessus de **Gravesend** et plus en deçà encore semblait condensé en triste pénombre et pesait immobile sur la plus vaste et la plus grande ville du monde.

**Le Président-Directeur Général** était notre capitaine et notre hôte. **Tous quatre** nous observions son dos tandis que debout à l'avant il regardait du côté de la mer. Sur toute l'étendue du fleuve rien n'avait, de loin, l'allure aussi marine. On eût dit un de ces pilotes, qui pour l'homme de mer sont la garantie personnifiée du salut. On avait peine à se rappeler que son travail ne se situait pas là-bas dans (77) l'estuaire lumineux, mais derrière lui dans cette pénombre appesantie.

Entre nous, il y avait, comme je l'ai déjà dit quelque part, le lien de la mer. Outre qu'il maintenait nos cœurs ensemble pendant de longues périodes de séparation, il avait pour effet de nous rendre réciproquement tolérants des histoires racontées et même des convictions exprimées. **Le juriste** – la crème des vieux camarades – avait, à cause de toutes ses années et de toutes ses vertus, le seul coussin à bord, comme il était allongé sur l'unique carpette. **Le Comptable** avait déjà produit une boîte à dominos et jouait à l'architecte avec les tablettes. **Marlow** était assis à la turque tout à l'arrière, adossé au mât d'artimon. Il avait les joues creuses, le teint jaune, un dos très étroit, l'aspect d'un ascète ; avec ses bras tombants, les mains retournées paumes en dehors, on eût dit une idole. **Le Directeur**, assuré que l'ancre crochait bien, revint à l'arrière et s'assit parmi nous. Nous échangeâmes paresseusement quelques paroles. Puis ce fut le silence à bord du yacht. Pour une raison ou une autre nous ne commençons pas cette partie de dominos. Nous étions d'humeur rêveuse, tout juste bons pour une paisible contemplation. Le jour finissait dans la sérénité exquise d'un éclat immobile. L'eau brillait doucement. Le ciel, qui n'avait pas une tache, était une immensité bénigne de lumière immaculée. Il n'était pas jusqu'à la brume sur les **marais d'Essex** qui ne fût comme une gaze radieuse accrochée aux coteaux boisés de l'intérieur et drapant les côtes basses de plis diaphanes. Seule la pénombre à l'ouest, appesantie sur l'amont du fleuve, s'obscurcissait de minute en minute, comme irritée par l'approche du soleil.

Enfin dans la courbe de son imperceptible déclin, l'astre, très bas, passa d'un blanc lumineux à un rouge terne sans rayons et sans chaleur, comme s'il allait s'éteindre d'un coup, frappé à mort par le contact de cette pénombre qui pesait sur une multitude d'hommes.

Aussitôt il se fit un changement sur les eaux, et la sérénité devint moins éclatante mais plus profonde. Dans la largeur (78) de son cours, le vieux fleuve reposait sans une ride, au déclin du jour, après des siècles de bons services rendus à la race qui peuplait ses rives, épanoui dans sa tranquille dignité de chemin d'eau menant aux ultimes confins de la terre. Nous regardions le vénérable cours d'eau non point dans la vive animation d'une courte journée qui survient puis disparaît à jamais, mais dans l'auguste lumière des souvenirs durables. Et en vérité rien n'est plus facile pour un homme qui s'est « voué à la mer », comme on dit, dans un esprit de révérence et d'amour, que d'évoquer le noble esprit du passé dans l'estuaire de la Tamise. La marée

... qui a porté vers le repos ou la bataille tant de chevaliers errants (de sir Francis Drake à sir John Franklin) et tant de navires célèbres (du *Golden Hind* au *Terror*).

Tant de navires sont partis par ce fleuve emportant aventuriers et colons, banquiers et commerçants, chasseurs d'or et quêteurs de gloire, porteurs de la puissance d'une nation.

Le crépuscule tombé, les lumières de la côte et des bateaux s'allument dans l'ombre de la ville monstrueuse en amont.

Marlow commence alors à évoquer ce lieu ténébreux de la terre.

Il est le seul d'entre nous « voué à la mer ». Alors que les marins ont plutôt une vie sédentaire portant avec eux leur foyer (le navire) et leur pays (la mer), Marlow est un marin errant qui n'est pas représentatif de sa classe.

Les propos de Marlow ne surprennent personne. Il médite sur l'arrivée dans cet estuaire de la première trirème romaine venant de Méditerranée, il y a dix-neuf siècles...

porte son courant dans les deux sens, en un service sans trêve, peuplée de souvenirs des hommes et des vaisseaux qu'elle a menés vers le repos du foyer ou les batailles de la mer. Elle a connu et servi tous les hommes dont la nation est fière, de sir Francis Drake à sir John Franklin, tous chevaliers, qu'ils eussent ou non le titre – les grands chevaliers errants de la mer. Elle avait porté tous les navires dont les noms sont comme des bijoux étincelants dans la nuit des temps, depuis le *Golden Hind* revenant avec ses flancs arrondis pleins de trésors, pour recevoir la visite de l'Altesse Royale et puis sortir de l'immense légende, jusqu'à l'*Erebus* et au *Terror*, cinglant vers d'autres conquêtes – pour n'en jamais revenir. Elle avait connu les vaisseaux et les hommes. **Ils avaient appareillé de Deptford, de Greenwich, d'Erith – aventuriers, colons : les vaisseaux des rois et ceux des banquiers ; capitaines, amiraux, courtiers clandestins du (79) commerce d'Orient, « généraux » commissionnés des flottes des Indes orientales. Chasseurs d'or ou quêteurs de gloire, ils étaient tous partis par ce fleuve, portant l'épée, et souvent la torche, messagers de la puissance dans la nation, porteurs d'une étincelle du feu sacré. Quelle grandeur n'avait pas suivi le reflux de ce fleuve pour entrer dans le mystère d'une terre inconnue !... Les rêves des hommes, la semence des républiques, le germe des empires.**

Le soleil se coucha, le crépuscule tomba sur le fleuve, et les lumières commencèrent à surgir sur la côte. Le phare de Chapman, une affaire à trois pattes élevée sur un banc de sable, brillait d'un vif éclat. Les lumières des navires se déplaçaient dans le chenal – un grand mouvement de lumières montantes et descendantes. Et plus à l'ouest, en amont, le lieu de la ville monstrueuse mettait encore sa marque sinistre sur le ciel : une lourde pénombre dans le soleil, une lueur livide sous les étoiles.

« Et ceci aussi, dit soudain Marlow, a été l'un des lieux ténébreux de la terre. »

Il était le seul de nous encore « voué à la mer ». Le pire qu'on pût dire de lui, c'était qu'il n'était pas représentatif de sa classe. C'était un marin, mais aussi c'était un errant, alors que la plupart des marins mènent, pour ainsi dire, une vie sédentaire. Leur esprit est d'espèce casanière, et ils portent toujours leur foyer avec eux – le navire ; et de même leur pays – la mer. Un navire est à peu près comme un autre, et la mer est toujours la même. Contre leur cadre immuable, les côtes étrangères, les visages étrangers, l'immensité changeante de la vie glissent et passent, voilés non point par un sentiment du mystère, mais par une ignorance une rien dédaigneuse. Car rien n'est mystérieux pour le marin sauf la mer elle-même, qui est la maîtresse de son existence, aussi incrustable que la Destinée. Pour le reste, après les heures de travail, la chance d'une promenade, d'une virée à terre, suffit à lui révéler le secret de tout un continent, et généralement il conclut que le secret ne vaut (80) pas la peine. Les contes de marins sont d'une franche simplicité, tout le sens en tiendrait dans la coquille d'une noix ouverte. Mais Marlow n'était pas typique (sauf pour son penchant à filer des contes) ; et pour lui le sens d'un épisode ne se trouve pas à l'intérieur, comme d'une noix, mais à l'extérieur, et enveloppe le conte qui l'a suscité, comme une lumière suscite une vapeur, à la ressemblance d'un de ces halos embrumés que fait voir parfois l'illumination spectrale du clair de lune.

Sa remarque ne parut pas du tout surprendre. C'était bien Marlow. On la reçut en silence. Personne ne prit même la peine de grogner ; et il enchaîna, très lentement – « Je pensais à des temps très anciens, lors de la première arrivée des Romains, il y a dix-neuf cents ans – l'autre jour... La lumière est venue de ce fleuve, - depuis les chevaliers, dites-vous ? Oui, mais c'est comme un embrasement qui court sur la plaine, comme un éclair dans les nuages. Nous vivons dans la lueur vacillante – puisse-t-elle durer aussi longtemps que roulera la vieille terre ! Mais les ténèbres étaient ici hier, imaginez l'état d'esprit du capitaine d'une belle – comme les appelait-on déjà ? - trirème de la Méditerranée, envoyée, envoyé brusquement dans le Nord ; traversant la Gaule par terre à la hâte ; recevant la charge d'une de ces embarcations que les légionnaires – il faut qu'ils aient fait un étonnant assemblage d'habiles mois...

*L'aventure, l'ennui, le sérieux*

# de Vladimir Jankélévitch

(entre parenthèses, numéros des pages dans l'édition Champs essais)

## NOTE DE LECTURE

La temporalité que nous souhaitons décrire ici n'est pas celle de l'AVENTURIER mais celle de l'AVEUTUREUX. Les deux n'ont rien à voir. L'aventurier est un professionnel qui fait commerce des aventures sans les vivre et sans prendre de risques, un bourgeois tricheur qui considère l'aventure comme une entreprise noire en marge de la légalité, un professionnel égoïste et pragmatique qui fait du nomadisme une spécialité, du vagabondage un métier et de l'aventurisme un moyen en vue d'une fin.

Les basses aventures aventurières ne sont qu'une caricature de l'aventure aventureuse. Nous voulons parler d'un style de vie entreprenante où l'aventureux est toujours un débutant pas ce métier d'entrepreneur où le chevalier d'industrie s'installe bourgeoisement.

L'avènement de l'avenir

Essayons d'abord de saisir la plus petite part de l'aventure qui n'est pas encore nommée ainsi mais qui donnera peut-être les plus grands romans.

Pour retrouver cet état initial, il faut se rappeler que l'aventure porte la désinence du futur, temps de l'indétermination et des possibles. La région de l'aventure n'est pas le passé, déterminé et définitif, mais l'avenir à cause de son caractère amphibologique, ambigu et équivoque.

L'aventure est aventureuse par son ambiguïté même. L'avenir est ambigu parce qu'il est à la fois certain et incertain. Ce qui est certain, c'est que le futur sera mais ce qu'il sera demeure incertain.

## CHAPITRE PREMIER

### L'aventure

La temporalité privilégiée qu'à la suite du grand philosophe Georg Simmel nous voudrions décrire n'est pas, à proprement parler, celle de l'aventurier, mais celle de l'aventureux. Car la temporalité aventureuse et la temporalité aventurière font deux... L'homme aventureux représente un véritable style de vie, au lieu que l'aventurier est un professionnel des aventures ; pour ce dernier, l'essentiel n'est pas de courir des aventures, mais de gagner de l'argent sans aventures, il choisirait ce moyen ; il tient bazar d'aventures, et affronte des risques comme l'épicier vend sa moutarde. En somme l'aventurier est plutôt en marge des scrupules qu'en marge de la vie prosaïque. L'aventurier est simplement un bourgeois qui triche au jeu bourgeois, qui dérange le jeu des bourgeois, qui joue en marge des règles, comme on fait du marché noir ; car de même que le marché noir est une (9) variété marginale, illicite et clandestine du marché, et la Bourse noire une variété inavouable de la Bourse, de même l'aventure de l'aventurier est une entreprise noire, en marge de la légalité. Pour l'entrepreneur de cette entreprise, pour ce professionnel égoïste et utilitaire, le nomadisme est devenu une spécialité, le vagabondage un métier, l'« exceptionnalité » une habitude, l'« asystématisme » un système de vie. L'aventure, dans l'aventurisme, est tout simplement un moyen en vue d'une fin ; au plus, un mal nécessaire. Il n'y a rien ici qui mérite de retenir notre attention ; rien que sordidité et mesquinerie. Les basses aventures aventurières ne sont qu'une caricature de l'aventure aventureuse. C'est un style de vie que nous voulons décrire, et non pas un système d'existence : car une vie entreprenante n'a rien de commun avec le métier d'entrepreneur. Dans une continuation aventurière, le chevalier d'industrie s'installe bourgeoisement ; dans l'aventure innocente et désintéressée l'aventureux est toujours un débutant... (10)

### L'AVÈNEMENT DE L'AVENIR

Essayons d'abord de saisir l'aventure « infinitésimale », la plus petite aventure possible, celle à laquelle on n'a pas coutume en général de donner le nom d'aventure ; dans l'état naissant ou germinal nous surprendrons peut-être ce qui, ensuite, se déploiera en romans d'aventures. Pour retrouver, dans le temps, ce seuil de l'aventure, cette aventure élémentaire, peut-être serait-il bon de rappeler que l'aventure porte la désinence du futur. L'aventure est liée à ce temps du temps qu'on appelle le temps futur et dont le caractère essentiel est d'être indéterminé, parce qu'il est l'empire énigmatique des possibles et dépend de ma liberté ; le possible n'est-il pas ce qui peut être ainsi ou autrement, et qui sera ceci ou cela selon mon courage, selon les risques que je consentirai à courir, selon ma bonne ou ma mauvaise chance ? Le passé étant déterminé et définitif, et ceci pour l'éternité, puisqu'il a déjà existé, ne saurait être la région de l'aventure. La région de l'aventure, c'est l'avenir. Mais il y a à cela une raison plus profonde encore : et cette raison, c'est le caractère amphibologique, ambigu, équivoque de l'aventure. Nous vérifierons que l'aventure est aventureuse de par son ambiguïté même. L'avenir est ambigu d'abord parce qu'il est à la fois certain et incertain. Ce qui est certain, c'est que le futur sera, qu'un avenir adviendra ; mais (11) quel il sera, voilà qui demeure enveloppé dans les brumes de l'incertitude. De toute façon, le Pas-encore sera, plus tard, un Maintenant ; de toute façon l'avenir sera présent et sera un Aujourd'hui, que nous soyons là pour le voir ou que nous n'y soyons pas ; dans tous les cas, dimanche prochain adviendrait même s'il n'y avait aucun homme pour l'appeler dimanche, - et ceci en vertu de la futurition qui fait inévitablement advenir l'avenir. Mais quel sera ce futur ? « qualis » ? de quelle nature ? Sera-ce un jour de fête ou un jour de deuil ? un

jour de lumière ou un jour de ténèbres ? Telle est l'énigme du sphinx nommé futur. C'est la réponse à la question *an* qui est certaine : « *An futurum sit ?* » Y aura-t-il un futur ? Oui, il y aura un futur. Mais « *Quid sit futurum ?* » Que sera-t-il ? de quelle espèce, de quelle couleur, de quelle humeur ? quel sera son éclairage et quelle sera sa sorte ? À ces questions on ne peut plus répondre. On peut répondre à la question générale, à savoir *qu'il* y aura un futur, car le *fait d'advenir* ou « quoddité » est déjà une réponse ; mais on ne peut dire la chose à venir ; on ne peut pas répondre à la question circonstancielle, celle qui interroge sur les modalités et suivant les catégories de l'interrogation ; on ne peut dire ce qui sera. Ainsi la « futurité » du futur n'est rien d'autre que notre temporalité destinale, c'est-à-dire notre pesant destin fermé par la mort. Mais les modalités de l'avenir représentent le domaine du *peut-être*, et désignent à l'homme l'horizon exaltant de l'espoir : ce qui sera dépend de notre liberté. Par opposition au prétérit, qui (12) est univoque ou inambigu parce qu'il est « tout-à-fait » et déjà joué, le futur a toute l'indétermination du mystère est mélange de certitude et d'incertitude : c'est ainsi que l'infini selon Pascal est ce dont nous entrevoyons l'existence, mais ne pouvons assigner la quantité ni nommer le nombre. **L'aventure ne subit-elle pas l'attrait de l'infini ? Je sais que, et je ne sais pas quoi. L'avenir est un je-ne-sais-quoi.**

On peut aller plus loin : **L'aventure infinitésimale est liée à l'avènement de l'événement.** Distinguons plus précisément *Evenit* et *Advenit*. L'événement n'est qu'une date sur le calendrier ; mais l'avènement se devine comme l'«*avent*» d'un mystère. **L'événement advient trop tard pour l'aventure** : je suis face à face et nez à nez devant lui, et il n'est plus temps d'affronter avec courage ce présent flagrant. Au contraire, l'avènement est l'instant en instance : non plus l'actualité *en train de* se faire, ni *au fur et à mesure* qu'elle se fait, mais encore sur le point de se faire. **Pour l'homme aventureux la contemporanéité du Se-faisant est presque aussi posthume déjà que la rétrospectivité du Tout-fait. Bien plutôt qu'à la contemporanéité, l'aventure est liée à l'extemporaneité de l'improvisation. Il y a une aventureuse futurition, intermédiaire entre d'une part l'avenir lointain, abstraction conceptuelle et idéal contemplatif maintenu à bonne distance du présent, et d'autre part l'actualité de l'homme d'action, vécue sur le moment (13) et dans sa fragrance : par opposition aux utopies lointaines de la calme espérance, la tentation fiévreuse de la proche aventure désigne la région infinitésimale du futur prochain et immédiat ; elle se rapporte à l'impromptu plus qu'à l'eschatologie.** Donnons à ces mots « *futurum proximum* » leur sens de superlatif passionnant. De même le futur immédiatement suivant ou ultérieur est celui dont je ne suis séparé par la médiation d'aucun instant intermédiaire. C'est un commencement qui ne cesse de commencer, une continuation de recommencement au cours de laquelle la nouveauté germe et surgit à chaque pas. **Telle est l'aventure-minute, la minuscule aventure de la minute prochaine, celle que nous réserve l'instant imprévisible de la minute en instance, et qui fait battre le cœur.**

Tout ce qui est ambigu est, comme le tabou, l'objet d'un sentiment ambivalent, fait ensemble d'horreur et d'attrait. C'est ainsi que la prohibition sacrée et la convoitise sacrilège se combattent dans le tabou. **Par l'aventure l'homme est tenté ; car le pathos de l'aventure est complexe de contradictoires** ; justement la tentation est ce mélange d'envie et d'horreur, l'horreur redoublant l'envie, l'horreur étant un ingrédient paradoxal de l'envie, au lieu que le désir, positivité sans négativité, implique l'attrait simple et univoque. C'est ainsi que la phobie, par opposition à la crainte toute simple, est une crainte attrayante. Ce sentiment écartelé, déchiré, « tenté », dans lequel une force tire à hue et l'autre à dia, est par excellence un sentiment passionnel. **La tentation de l'aventure est donc la tentation typique. L'homme passionné par la passionnante (14) insécurité de l'aventure**, par le passionnant aléa de l'avenir est dans la situation passionnelle de ces amants [...]

Par opposition au passé qui est univoque et inambigu parce qu'il est déjà joué, le futur est un mélange de certitude et d'incertitude.

L'aventure ne subit-elle pas l'attrait de l'infini ? Je sais que, et je ne sais pas quoi. L'avenir est un je-ne-sais-quoi.

L'aventure infinitésimale est liée à l'avènement de l'événement. Alors que l'événement (du latin « *evenit* ») se présente comme une date sur le calendrier, toujours trop tard pour l'aventure, l'avènement (de « *advenit* ») est sur le point de se produire.

Plus qu'à la contemporanéité de l'événement qui appartient déjà au passé, l'aventure est liée à l'extemporaneité de l'improvisation.

Entre l'avenir lointain idéalisé et l'actualité immédiate de l'action, il y a une aventureuse futurition davantage relative à l'imromptu qu'aux fins dernières.

L'aventure-minute, la minuscule aventure du « *futurum proximum* » passionnant, de la minute prochaine imprévisible en instance est celle qui nous fait battre le cœur.

Tout ce qui est ambigu, comme le tabou, nous effraie et nous attire en même temps. Ainsi l'homme est-il tenté par l'aventure, ce mélange typique d'horreur et d'envie qui se nourrissent mutuellement.